

Préface – De l’histoire, de la philosophie et de l’ancrage culturel des langues

Ali Reguigui et Julie Boissonneault

Université Laurentienne, Canada

Les langues s’ancrent dans les territoires en vertu d’une logique dialectique à la fois historique, idéologique, économique et culturelle. Les peuples et les groupes, dans les rapports qu’ils entretiennent les uns aux autres, sont la source et la cible de cette dialectique. Ils sont à la fois la source et la cible des discours, des idéologies et des actions par lesquels sont mus les réalités, les territoires, les langues et l’histoire. Parce que l’être humain est un être émotionnel¹, les grandes transformations historiques ne se font pas toujours dans la justice, le calme et la paix. Ainsi, quand il s’agit de procéder à une modélisation en matière de langues et de territoires, il s’avère impossible de produire un modèle général qui convienne à toutes les situations. L’émotion, de nature individuelle, et la rationalité sujette à l’intérêt, lui-même de l’ordre individuel, participent à la complexité des situations et à la difficulté de trouver des solutions idéales qui concilient tant de variables opposées. Mais, parce qu’ils sont contraints de vivre en société, les êtres humains doivent parvenir à un consensus, parfois juste, parfois injuste, pour établir un certain ordre, une certaine paix sociale, une certaine vie culturelle et un certain climat intellectuel et idéologique qui garantissent une évolution et un développement propices à la continuité dans le temps, dans l’espace et dans la langue.

¹ Simon Laflamme, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L’Harmattan, 1995.

Nous avons articulé ce volume en deux grandes parties : « histoire et philosophie » et « espaces artistiques et culturels », ce qui reflète une dimension binaire et fondamentale de la problématique des langues et des territoires. L'histoire et la philosophie nourrissent mutuellement l'évolution idéologique qui établit des faits territoriaux et linguistiques de nature à affecter les relations entre les peuples et les groupes. Quant à l'espace artistique et culturel, grâce à sa fonction symbolique, il sert de toile de fond dans la formation du discours détracteur, formateur d'identité, mobilisateur d'opinions et, aussi, moteur de changement et de dialectique historiques.

I - Histoire et philosophie

Pour commencer, **Andrew Andersen** traite de la régression de l'espace ethnolinguistique et culturel géorgien, qui s'est produite au cours des deux derniers siècles, à la suite des événements politiques qui ont secoué le Caucase du Sud et ses environs. L'article ouvre la voie à de nouvelles études sur l'histoire géorgienne et régionale et attire l'attention sur les conséquences, aux plans national et international, de certains processus qui se sont produits, et qui se produisent encore, dans la région.

Zurab Papaskiri enchaîne en posant que l'idéologie séparatiste abkhaze a toujours été fondée sur de faux postulats historiographiques. Il soutient qu'il est nécessaire d'accorder plus d'attention à ce problème malgré le développement, par l'historiographie géorgienne, d'arguments de taille contre la vision abkhaze vis-à-vis du catholicosat « d'Abkhazie », compte tenu du conflit religieux sévissant dans la région occupée par la Russie.

De leur côté, **Homa Lessan Pezechki** et **Michel Balivet** se penchent sur les rivalités constantes entre les mondes iranien, turc et byzantin caractérisées par la violence et les affrontements. Ils remarquent cependant que ces oppositions n'ont pas réussi à endiguer la présence d'échanges culturels de longue durée qui ont laissé leur marque sur les lexiques de ces trois peuples.

Paata Bukhrashvili, pour sa part, traite de l'histoire sociale et politique de la Géorgie aux 11^e et 12^e siècles, en analysant les conditions de la fondation de l'Église Saint-Georges à Oubissa. L'auteure soutient que la plupart des spécialistes affirment que les rois des Abkhazes étaient Géorgiens de culture et de langue et qu'ils ont tenté d'éliminer l'influence religieuse byzantine

en subordonnant les diocèses locaux au Patriarcat orthodoxe géorgien de Mtskheta.

Quant à **Manana Javakhishvili**, elle étudie la représentation des Croisés européens dans les sources et l'historiographie géorgiennes. Elle tente de découvrir si la Géorgie avait adopté l'idée de la guerre sainte contre les musulmans pour libérer les lieux saints et si la Géorgie trouve sa place dans ce discours historique.

Par ailleurs, **Gérard Dédéyan** traite de l'importance que revêt l'établissement des Francs au Proche-Orient à la suite de la Première Croisade, à la fin du 12^e siècle. Il soutient que les nombreuses alliances matrimoniales entre les noblesses arménienne et franque de même que l'implantation de seigneurs francs dans le royaume d'Arménie ont été à l'origine de l'engouement des Arméniens pour l'anthroponymie franque.

En outre, **Agnès Ouzounian**, se fondant sur le récit du martyr de Chouchanik, parvenu en arménien et en géorgien, se penche sur les questions de langue, de territoire et d'identité à partir des points de vue arménien et géorgien. En Gogarène, qui se situe aux confins des mondes arménien et ibère et qui est passé du royaume d'Arménie au Kartli, les langues arménienne et géorgienne étaient en usage et se sont vues mutuellement enrichir d'emprunts communs à la langue de leur voisin perse.

Dans un autre ordre d'idées, **Maka Lashkhia** traite de la philosophie de Platon et de son langage sous le prisme de la traduction. Le langage y est représenté comme moyen de connaissance, de dialogue, de raisonnement et d'auto-expression du philosophe. L'auteure soutient que les concepts et les notions aristotéliens puis néo-platoniciens, déterminés comme les termes essentiels de la philosophie platonicienne, dévient, dans les dialogues de Platon, des acceptions originales en recouvrant des connotations différentes, ce qui est source de polysémie. Chez Platon, la langue est à la fois la vérité et la clé de compréhension de cette vérité qui se révèle par le mot.

Enfin, **Nino Rodonaia** enchaîne en soutenant que le philosophe allemand Hegel considère que la langue est un acte d'intellectualité qui a pour fondement la pensée et pour fonction de lier le « Je » avec l'« Autre ». De ce fait, la langue représente toujours une certaine nation. C'est ainsi que

l'auteur explique la politisation et la déformation, par les marxistes soviétiques, de la philosophie de Hegel en instaurant la langue comme une superstructure et en teintant idéologiquement la théorie linguistique et de la philosophie de Hegel.

II - Espaces artistiques et culturels

Sous le volet des espaces artistiques et culturels, **Eileen Lohka** dresse un portrait linguistique de l'Île Maurice. Elle retrace les conditions ayant permis à diverses langues d'entrer en contact, d'évoluer et de s'ancrer dans ce territoire. Elle montre aussi comment le créole en est venu à devenir une langue vernaculaire et véhiculaire et symbole d'identification nationale et d'appartenance à une culture à la fois diverse et distincte.

Mzago Dokhtourichvili se penche ensuite sur la définition du terme « francophone » en interpellant divers « écrivains francophones » dans leur rapport à la langue française et à leur langue maternelle et en étudiant leur style et le mouvement de va-et-vient qui s'opère entre les deux. L'auteure utilise les œuvres d'Assia Djébar et de Tahar Ben Jelloun pour illustrer ses propos.

Dans un autre ordre d'idées, **Atinati Mamatsashvili-Kobakhidzé** analyse les procédés discursifs des régimes soviétique et fasciste en vue de montrer le rôle de la standardisation et la « sloganisation » dans la modification des conceptions liées à la langue elle-même. Elle soutient que le nouveau discours qui en découle s'érige en « une nouvelle manière de penser ». À titre d'illustration, l'auteure se fonde sur l'œuvre littéraire de l'auteur géorgien Mikheil Javakhishvili et sur celle de l'écrivain français Georges Duhamel.

Basile Ouattara, pour sa part, traite du pouvoir persuasif des chants dramatiques chez les Tura de la Côte d'Ivoire. Selon lui, dans les sociétés africaines de traditions orales, le récit verbal revêt un rôle sociologique important. Il doit posséder des capacités argumentatives et pragmatiques pour être efficace et persuasif. Pour ce faire, il doit donc refléter une bonne gestion des ressorts dramatiques.

Rima Baraké, quant à elle, aborde une question d'actualité, celle du *Printemps arabe* et des slogans ou graffitis qu'il a engendrés. L'auteure montre que ces

slogans et ces graffitis sont le miroir de la culture et de l'identité du peuple. Elle mène une étude comparative de ces manifestations langagières de l'Égypte, la Tunisie, la Syrie et la Lybie afin de découvrir l'impact du territoire dans la construction de ces expressions.

Gerardo Acerenza traite de la traduction italienne du roman québécois *Le cahier noir* de Michel Tremblay. Il analyse d'abord les stratégies joualisantes de Tremblay. Il montre ensuite comment la langue de Tremblay dans ce roman résiste à la traduction et les stratégies que les traductrices ont dû utiliser pour transposer « l'effet joul » en italien.

Sibylle Guéladzé poursuit en étudiant les procédés de transposition des images baudelairiennes en géorgien. Pour ce faire, elle a colligé différentes traductions géorgiennes de *Les fleurs du mal* en vue de les comparer aux textes originaux. Cet exercice permet de mettre en évidence le fait que les images baudelairiennes résistent quelque peu à la traduction en géorgien. De là, l'auteure mène une analyse pour découvrir les sources des difficultés et les solutions à apporter.

Sur un autre plan, **Irina Breahna** se penche sur l'existence d'un territoire virtuel dont les frontières sont son adresse web. De-là, elle s'interroge sur la langue du blogosphère francophone, ses convergences, ses variations et ses valeurs en y appliquant des concepts de sociolinguistique variationniste pour en décrire les caractéristiques.

Marlène Belly s'intéresse à la question de la langue des chansons, considérée comme un art supérieur se distanciant de la langue du quotidien. Afin de savoir si de ce fait le lien au territoire en vient à disparaître, elle étudie différentes versions d'une même chanson-type en Poitou et dans les Provinces maritimes, des espaces partageant un même fond culturel. Son analyse l'amènera à constater les convergences et les divergences entre la langue des deux régions et à en dépister les sources.

Éva Guillorel ferme le bal en étudiant les complaintes de tradition orale en langue bretonne. Elle affirme que ces complaintes permettent d'étudier le rapport au territoire dans un espace linguistique celtique associé à la France depuis quatre siècles. L'auteure se fonde sur des données recueillies lors d'enquêtes ethnographiques à partir du 19^e siècle, qui éclairent sur des

événements historiques remontant aux 16^e et 18^e siècles. Elle soutient que l'énonciation des noms de lieux dans un récit chanté contribue à la définition même des complaintes et permet de distinguer celles-ci d'autres genres chantés de même que d'étudier la manière dont les protagonistes se définissent sur le plan territorial et comment ils engendrent une réflexion sur les liens entre langue, identité et territoire.